

De la justice politique

Livre VIII : de la propriété

William Godwin – janvier 1793

Chapitre XXIV – De la dissolution du Gouvernement

Il nous reste à examiner quel est le degré d'autorité dont il convient de revêtir l'espèce d'assemblée nationale que nous avons admise dans notre système. Pourra-t-elle donner des **ordres** aux différents membres de la confédération ? Ou les invitera-t-elle simplement à coopérer à l'avantage commun, en s'efforçant de les convaincre, par des adresses et des raisonnements, de la justice et de l'utilité des mesures qu'elle recommande ? Le pouvoir de contraindre serait peut-être d'abord nécessaire, mais le droit d'inviter deviendrait bientôt suffisant. Le conseil Amphictyonique¹, chez les anciens Grecs, n'avait d'autorité que sa considération personnelle. À mesure que l'esprit de faction se calma, que les commotions publiques cessèrent et que la machine politique fut simplifiée, la voix de la raison se fit entendre avec moins de peine. Un appel de l'assemblée aux différents districts ne pourrait manquer d'obtenir l'approbation générale, à moins que la proposition ne fût d'une nature tellement douteuse que son exécution serait à craindre plus qu'à désirer.

Cette observation nous conduit plus loin. Pourquoi la distinction que nous venons de faire entre les ordres et les **invitations** des assemblées nationales, ne s'appliquerait-elle pas également aux assemblées particulières, aux Jurés des différents districts ? Nous supposons encore que le pouvoir de contraindre serait d'abord indispensable, non que la nature de l'homme soit la source véritable de cette nécessité désastreuse, mais parce que des institutions dégradantes l'ont antérieurement corrompu. L'homme n'est pas né méchant ; s'il ne rencontrait sans cesse l'hypocrisie, s'il n'avait lieu de soupçonner ses amis, ses parents, ses magistrats de n'avoir pour but que leurs intérêts, en prétendant s'occuper des siens, il écouterait les représentations et céderait à l'évidence. Mais la défiance et la réserve sont les

¹ Confédération des Assemblées grecques.

effets naturels de l'artifice et du mystère. Simplifiez le système social, repoussez de sa structure tous les raffinements introduits par la tyrannie et l'ambition, rendez le langage de la justice intelligible pour tous : éloignez surtout la confiance aveugle, et toute la race humaine deviendra bientôt raisonnable et vertueuse. Les Jurés ne s'établiront plus les juges des différents, il leur suffira, pour les terminer, d'indiquer la méthode l'équité recommande. Il leur suffira, pour prévenir la répétition des crimes, d'inviter les coupables à renoncer à leurs erreurs.

Si leurs remontrances étaient quelquefois insuffisantes, cet inconvénient serait d'une bien moindre importance que la violation journalière du droit inaliénable du jugement individuel ; mais cet inconvénient même n'existerait pas. L'empire de la raison serait universellement respecté, et si le coupable résistait aux remontrances, bien qu'il n'eût à redouter aucune contrainte, le blâme général, la désapprobation publique pèserait tellement sur lui qu'il chercherait bientôt un refuge dans une société plus favorable à ses erreurs.

Le lecteur, sans doute, anticipe déjà la dernière conséquence de notre système. Si les Jurés cessent de décider, se bornent à de simples invitations, si la force disparaît graduellement, si la raison seule commande, les Jurées eux-mêmes et tous les autres établissements publics ne deviendront-ils pas **inutiles** ? Les arguments d'un homme sensé seraient-ils moins efficaces que ceux de douze hommes ? La compétence d'un sage pour instruire ses voisins, ne sera-t-elle pas d'une notoriété suffisante sans les formalités d'une élection ? Ce progrès de l'esprit humain est une de ses stations les plus mémorables. Avec quels délices, un ami de l'humanité n'entrevoit-il pas cette époque fortunée, **la dissolution de tout gouvernement politique**, de cet instrument grossier, cause éternelle de tous nos vices, corrupteur et corrompu par essence, et ne pouvant cesser de nuire qu'en cessant enfin d'exister !

William Godwin, *De la justice politique* – janvier 1793

Chapitre VI – Objections tirées de l'attrance pour l'oisiveté

Une autre objection contre le système, faisant contrepoids à l'accumulation des biens, est qu'il mettrait fin à toute activité. Nous voyons, dans les pays industriels, les miracles opérés par l'appât du gain. Les habitants couvrent les mers de leurs flottes, étonnent le genre humain par les raffinements de leur ingéniosité, maintiennent sous leur coupe de vastes continents, dans différentes parties du monde, par les armes, sont capables de défier les confédérations les plus puissantes, et croulant sous les impôts et les dettes, semblent acquérir de nouveaux biens malgré des charges pesantes. Pourrons-nous nous défaire un peu d'une motivation qui paraît avoir une influence si grande et si importante ? Dès que sera établi le principe selon lequel aucun homme ne s'impliquera dans la société pour son usage personnel plus que nécessaire, tous les hommes deviendront indifférents aux efforts qui font appel à l'énergie de leurs facultés. Dès que sera établi le principe selon lequel tous les hommes, sans être obligés d'exercer leurs propres pouvoirs, seront autorisés à avoir une part du superflu de leurs voisins, la paresse deviendra rapidement universelle. Cette société soit mourra de faim, soit sera obligée, pour sa propre survie, de retourner au système de monopole et d'intérêt sordide que les théoriciens raisonneurs mettront toujours vainement en cause.

En réponse à cette objection, il faut rappeler au lecteur que l'égalité pour laquelle nous plaidons est une égalité qui gagnera lorsqu'on atteindra un haut niveau intellectuel. Une révolution aussi audacieuse se produira dans l'aventure humaine seulement lorsque l'esprit général sera beaucoup plus cultivé. Des désordres irresponsables et malencontreux pourraient résulter d'une idée superficielle de l'égalité : mais ce ne peut être qu'une conviction nette et réfléchie de la justice, de la justice à la fois rendue et reçue, du bonheur de l'abandon de nos habitudes les plus ancrées, qui peut amener un système stable de ce genre. Des tentatives non préparées conduiraient à la confusion. Leur effet serait temporaire, et une nouvelle inégalité encore plus barbare leur succéderait. L'homme, avec sa cupidité intacte, chercherait l'occasion de satisfaire son amour du pouvoir et de la notoriété, en trompant ses voisins distraits.

Faut-il croire alors que cet état de progrès intellectuel pourrait annoncer la venue d'une ignorance et d'une brutalité universelles ? Les sauvages en effet, sont sujets à la faiblesse et l'indolence. Mais les états civilisés et cultivés sont le théâtre d'une activité particulière. On pense que l'étude avisée et la recherche passionnée mettent les

facultés corporelles en action. La pensée engendre la pensée. Rien, sinon l'oppression peut-être, ne peut arrêter les progrès de la pensée. Mais dans le cas qui nous intéresse, loin d'être opprimés, les hommes sont égaux, indépendants et rassurés. On a observé que l'introduction d'un gouvernement républicain s'accompagne d'un enthousiasme public et d'un irrésistible besoin d'entreprendre. Doit-on penser que l'égalité, le véritable républicanisme, sera moins efficace ? Il est vrai que, dans les républiques, cet esprit est amené, tôt ou tard, à dépérir. Le républicanisme n'est pas un remède qui s'attaque à la racine du mal. L'injustice, l'oppression et la misère peuvent trouver refuge dans des séjours apparemment heureux. Mais, là où le monopole de la propriété est inconnu, qu'est-ce qui pourrait arrêter la progression de l'enthousiasme et du développement ?

Cet argument sera renforcé si on réalise la quantité de travail exigée par une situation égalitaire. Quelle est cette quantité d'efforts devant laquelle, selon l'objecteur, beaucoup d'hommes reculeraient ? Il est si facile de prendre l'apparence d'un agréable repos ou d'un exercice facile plutôt que celle du travail. Dans cette communauté, on s'attendra rarement à ce que quelqu'un, du fait de sa situation ou de son métier, se considère exempté de l'obligation d'une activité manuelle. Aucun homme riche ne s'abandonnera à la paresse, et ne s'engraissera du travail de ses camarades. Le mathématicien, le poète et le philosophe trouveront beaucoup de joie et d'énergie dans le travail régulier qui leur donne conscience d'être des hommes. Personne ne se consacrera à la fabrication de babioles et articles de luxe ; et personne ne se consacrera non plus à entretenir l'activité de la machine complexe du gouvernement, des collecteurs d'impôts, des huissiers, des régisseurs, des employés des douanes maritimes, des employés de bureau et des secrétaires. Il n'y aura plus de flottes ni d'armées, plus de courtisans ni de laquais. Ce sont les emplois inutiles qui, aujourd'hui, occupent la grande masse dans une nation civilisée, alors que le paysan travaille continuellement pour les maintenir dans une situation plus nuisible que l'oisiveté.

On évalue à un vingtième à peine des habitants de l'Angleterre ceux qui ont un emploi sûr dans l'agriculture. Ajoutons à cela que la nature du travail agricole est une activité à temps plein à certaines périodes de l'année, et qui laisse du temps libre à d'autres périodes. On peut considérer ce temps libre comme l'équivalent du travail suffisant, dans une société simple ayant une direction assez compétente, à la fabrication des outils pour les fileurs, les tailleurs, les boulangers et les bouchers. Le but, dans l'état actuel de la société est d'accroître le travail ; dans une autre situation, ce serait de le simplifier. Une quantité disproportionnée de la richesse de la communauté a été jetée dans les mains de quelques-uns ; et l'ingéniosité a été continuellement consacrée à découvrir des moyens d'accroître cette richesse. À

l'époque féodale, le grand seigneur invitait les pauvres à venir manger les produits de son domaine, à condition que ceux-ci portent sa livrée, et deviennent ses hommes de troupe pour faire honneur à ses hôtes bien-nés. Maintenant que les échanges sont plus faciles, il a abandonné ce comportement naturel, et oblige les hommes qui sont entretenus sur son revenu à exercer en échange leur ingéniosité et leur activité. Ainsi, dans la situation mentionnée plus haut, il paie le tailleur pour couper ses vêtements en pièces qu'il coudra ensuite ensemble, et décorera de piqûres et d'ornements divers, sans lesquels ces vêtements seraient aucunement moins pratiques et utiles. Imaginons, dans le cas présent, un état d'une simplicité exemplaire.

Selon notre raisonnement, il paraîtrait nullement impossible que le travail d'un homme sur vingt dans la communauté soit suffisant pour fournir aux autres toutes les nécessités absolues de la vie. Si ensuite ce travail, au lieu d'être l'œuvre d'un nombre aussi restreint, était aimablement divisé entre tous, il occuperait le vingtième du temps de chaque homme. Selon nos calculs, l'activité d'un travailleur lui prend dix heures par jour, ce qui, après déduction de ses heures de pause, de loisirs et de repas, semble largement estimé. Il en découle qu'**une demi-heure par jour de travail manuel pour tous** les membres de la communauté **suffirait amplement à fournir à tous le nécessaire**. Qui voudrait alors se dérober à ce niveau d'activité ? En voyant l'activité incessante déployée dans cette ville et dans cette île, qui croirait que, avec une demi-heure d'activité par jour, la quantité de bonheur donnée à la masse pourrait être beaucoup plus importante que celle d'aujourd'hui ? Pourrions-nous assister à ce spectacle honnête et généreux d'indépendance et de vertu, où tous les hommes pourraient à loisir consacrer leur esprit aux plus nobles activités, sans sentir nos âmes elles-mêmes revigorées par l'admiration et l'espoir ?

Lorsqu'on parle d'hommes tombant dans l'oisiveté, sans être excités par l'appât du gain, c'est peut-être que nous avons mal compris les motifs qui, à présent, gouvernent l'esprit humain. Nous sommes déçus par la cupidité évidente de l'esprit humain, et nous imaginons que l'accumulation de la richesse est leur grand dessein. Mais on a bien vu que la passion dominante actuelle des hommes est l'amour de la notoriété. Il existe, sans aucun doute, une classe de la société qui est perpétuellement tenaillée par la faim et le besoin, et n'a pas de temps à consacrer à des motifs matériels plus grossiers. Mais la classe juste en-dessus de celle-ci est-elle moins active qu'elle ? Un homme peut-il affirmer que l'esprit du paysan est aussi étranger à l'inaction et à l'oisiveté que celui du général et de l'homme d'état, que l'esprit du philosophe authentique qui baigne perpétuellement dans l'étude, ou du poète, celui du barde de Mantoue par exemple, qui est incapable de croire qu'il a suffisamment revu, réexaminé et polisse ses compositions ?

En réalité, ceux qui ont avancé ce raisonnement se sont trompés sur la nature de leur propre objection. Ils ne supposaient pas que les hommes pouvaient être poussés à agir uniquement par l'appât du gain ; mais ils pensaient que, dans une situation égalitaire, ils n'auraient plus de centre d'intérêt. Il nous reste maintenant à estimer le degré de vérité de cette idée.

En attendant, il est plutôt évident que les motivations issues de l'amour de la notoriété ne sont en aucune façon balayées par un état de la société incompatible avec la thésaurisation. Les hommes, devenus incapables d'acquérir l'estime, ou d'éviter le mépris de leurs voisins, par leur habillement ou leur ameublement, dirigeront leur passion pour la notoriété vers une autre voie. Ils éviteront le reproche de paresse aussi soigneusement qu'ils évitent aujourd'hui celui de pauvreté. Les seules personnes qui négligent actuellement les effets que peuvent avoir leur aspect et leurs manières sont celles dont le visage est marqué par la famine et la détresse. Mais, dans une société égalitaire, aucun homme ne sera opprimé et par conséquent, les sentiments les plus délicats auront le temps de se développer. L'esprit général ayant, comme nous l'avons déjà montré, atteint un haut degré de développement, l'élan qui l'animera sera plus fort. L'esprit public fera preuve d'une grande ardeur. Les temps de loisirs seront plus nombreux ; et pour une pensée cultivée, le temps libre est précisément la période pendant laquelle de grands desseins, visant à s'attirer approbation et estime, sont conçus. Dans la sérénité du temps libre, aucun esprit, sauf les plus sublimes, ne peut vivre sans la passion de la notoriété. Cette passion, renonçant à se perdre dans des voies détournées et des errements inutiles, cherchera le chemin le plus noble, et fera perpétuellement fructifier les germes du bien public. L'esprit, même s'il ne doit jamais atteindre le terme de ses découvertes et perfectionnements éventuels, avancera néanmoins vers le progrès avec une rapidité et une détermination inconcevables aujourd'hui.

L'amour de la célébrité est sans doute une illusion. Cette illusion, comme toutes les autres, sera identifiée et rejetée le moment venu. C'est un fantôme aérien, qui nous apportera cependant un plaisir imparfait tant que nous le vénérerons, mais nous décevra toujours beaucoup, et ne résistera pas à l'épreuve de vérification. Nous ne devons aimer que le bonheur réel, ce bonheur qui supportera l'épreuve du souvenir, et qui ne sera pas amoindri par une claire perception et une compréhension approfondie. S'il existe bien un principe plus solide que les autres, c'est la justice, principe qui repose sur le postulat simple que les hommes sont des êtres de même nature, et méritant dans certaines limites les mêmes avantages. Que le bénéfice ajouté au pot commun provienne de vous ou de moi est sans importance. La célébrité est donc une chasse vaine et illusoire. Si une opinion plus haute que celle que je mérite doit être le prix de la célébrité, la désirer relève du vice. Si la célébrité reflète

précisément mon caractère, elle ne doit être qu'un moyen de faire, autant que possible, du bien à ceux qui connaissent le mieux l'étendue de mes aptitudes et l'honnêteté de mes intentions.

L'amour de la célébrité, lorsqu'il s'éteint dans les esprits formés par le présent système, laisse souvent place à un principe plus répréhensible encore. L'égoïsme est une habitude issue du monopole. Lorsque l'égoïsme cesse de chercher son plaisir dans l'activité publique, il est trop souvent ramené à une vision glaciale du plaisir personnel, parfois sensuel, parfois intellectuel. Mais ce n'est pas ainsi que le monopole disparaîtra. L'égoïsme ne se trouve pas ici dans des conditions qui le stimulent. La vérité, la vérité superpuissante du bien général, s'empare irrésistiblement de nous. Il n'est pas besoin de motivations, dès l'instant où nous voyons clairement combien les masses et les époques pourraient profiter de nos actions, combien les causes et les effets sont liés en une chaîne sans fin, si bien qu'aucun effort sincère ne sera perdu, et qu'il aura contribué au bien, des siècles après que son auteur repose dans sa tombe. La passion sera générale, et tout le monde sera stimulé par l'exemple de tous.

William Godwin, *De la justice politique* – janvier 1793

Dans l'Angleterre de 1792, 5 % de la population – les paysans – produisent seuls toutes les matières premières de ce qui est nécessaire pour faire vivre toute la société.

Le travail des paysans est saisonnier. En supposant qu'ils soient occupés à temps plein – 10 heures par jour –, les outils et le travail artisanal pour confectionner ces produits nécessaires (le pain, le vêtement, etc.) est assuré.

Imaginons que ce travail manuel soit réparti sur toute la population. Chacun aura à y consacrer 5 % de 10 h, c'est-à-dire, **UNE DEMI-HEURE PAR JOUR**.

Qui oserait s'exempter de 30 minutes de travail par jour, pour avoir une société vraiment égalitaire !

طالب فكري – novembre 2005